

*HUBERT MINGARELLI*

# OCÉAN PACIFIQUE

nouvelles

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

La nouvelle intitulée « Giovanni »  
a fait l'objet d'une première publication, hors commerce,  
sous le titre « Sur la mer », par le groupement des librairies Initiales

ISBN 1<sup>re</sup> PUBLICATION « GIOVANNI » 2-02-063961-0

ISBN 978-2-02082703-4

© ÉDITIONS DU SEUIL, AVRIL 2006

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

# Océan Pacifique



Moriaty se trouvait sur l'aileron de tribord, à trois ou quatre mètres de moi. J'étais à l'intérieur, dans la passerelle. J'avais les écouteurs de la radio sur les oreilles, mais ça ne m'empêchait pas d'entendre les consignes dans le haut-parleur. La porte de la cloison était ouverte entre la passerelle et l'aileron. Moriaty et moi nous nous regardions quand le compte à rebours a commencé. À moins dix secondes, nous avons reçu l'ordre de mettre nos masques, de nous retourner tous vers bâbord, et de mettre un bras devant nos yeux. Moriaty et moi nous sommes fait un signe, pour nous dire à tout à l'heure, à dans deux ou trois minutes. Ensuite il a enfilé son masque et s'est baissé derrière l'aileron, à l'abri du large. À mon tour, j'ai enfilé mon masque, je me suis retourné et j'ai mis un bras devant les yeux. Le compte à rebours a fini, le haut-parleur est resté silencieux, et le souffle de l'explosion a traversé la passerelle quelques secondes après. L'air s'est mis à

vibrer, et une sorte de vent chaud est passé très vite sur nous. Tout a continué à être silencieux ensuite. Puis on nous a dit dans le haut-parleur d'ôter nos masques et de reprendre la manœuvre pour ceux qui étaient de quart.

Moriaty s'était redressé, il était debout à présent. Je le voyais de dos, son masque à la main, et il regardait vers le large. Tout le monde sur la passerelle et sur l'aileron regardait vers le large, personne ne parlait. Le grand nuage atomique montait dans le ciel en roulant sur lui-même. Personne ne parlait parce que c'était le premier que chacun, à bord, voyait de toute sa vie. Il m'a fait penser à un château d'eau dont l'eau grise et rouge se serait mise d'un seul coup à bouillir, et à monter dans le ciel sans pouvoir s'arrêter de monter. Je savais que ce n'était pas de l'eau qu'il contenait. J'ignorais dans le fond ce qu'il contenait. Mais je n'avais jamais vu quelque chose d'aussi haut que ça. Moriaty ne bougeait pas. Il était toujours debout, son masque à la main, le regard tourné vers le large. J'aurais aimé aller le rejoindre dehors pour qu'on regarde ça ensemble, mais j'étais de quart et je n'avais pas le droit de quitter la passerelle.

Jusqu'à ce que l'officier en second donne un nouveau cap au barreur, on aurait dit que l'explosion avait

rendu l'air insonore. Le monde n'avait pas changé depuis que le nuage montait en roulant sur lui-même dans le ciel, mais il était devenu silencieux. Le barreur a répété le cap donné par l'officier en second. Nous avons commencé à virer sur bâbord en prenant de la gîte, et le nuage s'est lentement mis à bouger sur l'horizon, à s'éloigner vers l'arrière.

C'est à ce moment que Moriarty a quitté le large des yeux et s'est retourné. Je m'attendais à ce qu'il dirige son regard vers moi, mais il ne regardait vers aucun point particulier. Il s'était adossé à la paroi de l'aileron et son visage exprimait une intense stupéfaction.

Je l'ai appelé, mais l'officier en second m'a ordonné de me taire pendant la manœuvre. Je l'ai appelé plus bas, mais trop bas pour qu'il m'entende. J'ai posé les écouteurs et je me suis levé afin d'aller le voir dehors sur l'aileron. Mais l'officier m'a vu et m'a demandé ce que j'étais en train de faire. Je lui ai dit que je faisais rien, et je me suis remis derrière la radio. Moriarty nous avait sans doute entendus, car il me regardait. Je lui ai fait signe des yeux et des mains, je lui ai demandé muettement comment ça allait, mais il ne m'a pas répondu. Enfin, si, il a entrouvert la bouche et il m'a souri étrangement, comme s'il souriait à quelqu'un derrière moi. Son visage exprimait maintenant

quelque chose de plus que la stupéfaction, mais je ne savais pas ce que c'était exactement. Je connaissais presque toutes les expressions de Moriatty, mais celle-ci était nouvelle et étrange, et douloureuse pour moi, car je voyais bien qu'il ne me la destinait pas. Je veux dire que j'étais hors de ce qu'il ressentait à cet instant-là. Que je sois là ou pas semblait n'avoir, pour lui, aucune importance. Derrière lui tout était bleu, le ciel était d'un bleu intense, et vide, car le nuage maintenant avait viré sur notre arrière et disparu de l'horizon.

Le soir, nous avons franchi les passes de l'atoll et sommes rentrés dans les eaux du lagon. Nous avons accosté à notre ponton, et un ravitailleur est venu s'amarrer à couple. L'officier de navigation a annoncé la fin de la manœuvre et du quart. Au moment où je quittais les écouteurs, Da Maggio est monté à la passerelle pour me dire qu'il se trouvait sur le pont principal quand elle avait explosé, et qu'il avait tout pris en photo comme jamais. Puis il m'a demandé où était Moriatty, sans doute pour lui dire la même chose qu'à moi, ce dont Moriatty se foutait totalement, encore bien plus que moi. Mais, de toute façon, je ne savais pas où était Moriatty. J'ai dit à Da Maggio de le laisser tranquille pour le moment, que j'ignorais où il était et



qu'il était inutile de le chercher. Il m'a demandé pourquoi, et je lui ai répondu j'en sais rien. Il est reparti, et je suis allé dehors, à l'endroit où était Moriatty tout à l'heure. Le ravitailleur finissait de se mettre à couple avec nous. Les gars du pont, ceux du ravitailleur et les nôtres, ajustaient les défenses entre les deux coques et retendaient les amarres, tandis que la nuit tombait sur l'océan.

Le lendemain, Moriatty, Da Maggio et moi n'étions pas de service. Da Maggio était déjà à terre et il nous attendait. Moriatty a descendu l'échelle de coupée derrière moi, il a posé le sac sur le ponton, et il a regardé le matelot de service à la coupée, en haut sur le pont, plissant des yeux vers lui comme s'il lui en voulait ou alors qu'il cherchait à le reconnaître. L'autre en haut ne le voyait pas. Peut-être Moriatty lui en voulait-il pour une raison ou une autre. Ou bien c'était le bateau en entier qu'il considérait ainsi, en plissant des yeux.

J'ai pris le sac et nous avons rejoint Da Maggio à la sortie du ponton. Da Maggio nous a dit qu'après tout pourquoi nous n'irions pas plutôt vers l'est. Pourtant nous en avons parlé la veille, et nous nous étions mis d'accord pour la pointe ouest, et voilà que Da Maggio avait changé d'avis.

En réalité, c'est Moriaty qui avait choisi d'aller vers l'ouest, et Da Maggio et moi avions été d'accord. Moi parce que ça m'était égal, et Da Maggio parce qu'il n'avait pas réfléchi aux distances. Sans doute venait-il de le faire, ce matin. De l'endroit où nous étions amarrés, la pointe est de l'atoll était la plus proche. Et c'est ce que voulait Da Maggio, à présent : avoir à marcher le moins possible, afin de se mettre à pêcher dans les passes avant midi.

L'atoll était une bande de corail mort et de sable dont la plus grande largeur devait faire dans les cinq cents mètres, et la plus mince, une cinquantaine. Il avait la forme d'un fer à cheval qui aurait fondu et se serait élargi ou rétréci suivant les endroits. Il était couvert parfois d'un genre d'herbe et d'un genre de palmier. Dans les passes, entre les deux pointes du fer à cheval, à la limite de l'océan et du lagon, l'eau faisait des remous et des tourbillons. Après avoir appareillé et remonté le lagon sur deux ou trois milles, on savait qu'on franchissait les passes. Même en fermant les yeux, on le savait. Mais c'est une façon de parler, car nous ouvrons grands les yeux pour voir les requins chasser. Les passes étaient réputées pour ça.

Notre idée, c'était d'aller pêcher dans ces passes, de faire cuire nos prises en gardant les têtes pour les

appâts, et de lancer ensuite des lignes à requin. Da Maggio était un grand pêcheur de requins. Moriaty et moi étions des amateurs.

Moriaty avait ouvert le sac et commençait d'en sortir les effets de Da Maggio : son appareil photo, ses bières, ses boîtes de viande et ses biscuits de mer, et sa ligne à requin. Il lui a dit d'aller à l'est si ça lui chantait, parce que nous, nous allions aller à l'ouest comme il était convenu. Da Maggio se taisait, mais faisait des bruits avec sa bouche. Je dois parler de Da Maggio : c'était un très bon pêcheur de requins, l'un des meilleurs parmi ceux qui les pêchaient, à bord. Da Maggio devait peser le poids de Moriaty et moi réunis, et il prenait beaucoup de photographies. Il écrivait chaque semaine à ses parents en leur joignant les pellicules. Une quinzaine de jours après, ils les lui retournaient développées, tout en gardant un second tirage pour eux-mêmes, et dans leur lettre, ils le complimentaient pour la qualité des photographies. Il était leur fils unique, et ces photographies, c'était leur façon d'être ensemble. Chacun à bord inventait sa façon de rester avec quelqu'un. Je ne savais pas ce que les parents de Da Maggio allaient dire de la pellicule tout entière qu'il avait prise hier, depuis le pont principal, lorsqu'ils la verraient une fois développée. Je me les

imaginai assis dans leur salon avec cette nouvelle série étalée sur la table. Sans doute n'oseraient-ils même pas se regarder l'un l'autre ensuite, et qu'au bout d'un moment sa mère se mettrait à sangloter, et son père alors ferait rapidement une pile de ces nouvelles photos et la retournerait à l'envers sur la table, afin de cacher la première. Ensuite il dirait à la mère de Da Maggio de ne pas avoir peur et d'avoir confiance, mais elle continuerait de sangloter. Je ne savais pas quel genre de compliment ils allaient trouver à lui écrire cette fois. Et qui, de son père ou de sa mère, allait s'y coller. Que ce soit l'un ou l'autre, la lettre serait la même, ça ne faisait aucun doute. Mais fais donc attention à toi, mon garçon, merci bien pour ces nouvelles photographies, mais ce sont les dernières de ce genre que tu dois prendre, promets-le-nous, mon garçon. Promets-nous, mon garçon, de te mettre à l'abri la prochaine fois, parce que cela nous a beaucoup effrayés et que nous t'aimons tellement, et nous préférons de loin quand tu photographies ton navire, les poissons volants, ou les requins que tu pêches. Nous aimons aussi beaucoup tous ces couchers de soleil. Quelle chance tu as d'en voir de si beaux. Ils sont réellement magnifiques, on ne s'imagine pas ici. Protège-toi bien, mon garçon, et nous t'embrassons

tous les deux. Ils allaient probablement écrire ce genre de choses, dans leur style de parents aimants. C'est ce qu'ils lui écriraient, même si un requin gisant sur le pont, la gueule pleine de sang et en train de mourir, c'est triste à regarder, bien qu'on ait tout fait pour l'avoir. Mais les parents de Da Maggio sauraient mieux affronter la douleur de tous les requins du monde plutôt que cette nouvelle série de photographies, retournée à présent sur la table, à l'envers, tandis que sa mère ne cesse de sangloter.

Toutes les affaires de Da Maggio gisaient à terre comme des choses mortes et inutiles. Moriarty commençait de s'éloigner. Da Maggio me regardait, et puis regardait avec effarement Moriarty s'éloigner, comme si ses parents eux-mêmes venaient de l'abandonner, ou qu'ils venaient de lui écrire, ce qui revenait au même, qu'ils en avaient par-dessus la tête de ses photos à la con de poissons volants battant des ailes au-dessus de la houle. Pour l'amour du ciel, ils n'en voulaient plus, ils parvenaient à peine à les distinguer, ils n'étaient que des minuscules points gris sur le fond gris de l'océan. À ce moment, Da Maggio ressemblait à quelqu'un à qui tout venait tout d'un coup d'échapper. Je lui ai dit qu'il l'avait cherché. Puis je l'ai aidé à ramas-

ser ses affaires et nous avons rattrapé Moriatty. Nous avons tout remis dans le sac, et je me suis proposé de le porter la première heure.

Le soleil n'était pas haut, mais il faisait déjà chaud. Le sac était lourd parce que nous avons pris une dizaine de boîtes de bière chacun. Nous marchions du côté du lagon, et nous entendions Da Maggio souffler et souffrir de la chaleur derrière nous. Je l'ai dit, il pesait le poids de Moriatty et le mien, et il suait constamment. Il ne parvenait pas à s'habituer au climat et ça le rendait malheureux, et lorsque à bord la climatisation tombait en panne, il l'était encore plus, car il ne trouvait nulle part de refuge. Je me suis retourné vers lui.

– Allez, viens, Da Maggio, avance, traîne pas derrière !

Il ne m'a pas répondu.

– Laisse-le, m'a dit Moriatty.

Nous avons continué à marcher, puis je me suis retourné à nouveau. Da Maggio était encore plus loin derrière.

– Tu veux une bière, Da Maggio ? lui ai-je lancé.

– Quoi !

– Une bière ! ai-je crié.

– Oui, j'en veux bien une, m'a-t-il répondu.

– Arrêtons-nous un moment, ai-je proposé à Moriatty.

Il ne m'a pas dit non, alors j'ai posé le sac. Lorsque Da Maggio nous a rejoints, je lui ai passé une bière, ainsi qu'à Moriatty, et j'en ai pris une aussi. Nous sommes restés accroupis autour du sac pour les boire. Moriatty n'était pas bavard, en fait il ne m'avait pas parlé du tout depuis que nous avons commencé à marcher, sauf lorsqu'il m'avait dit de laisser Da Maggio derrière nous. Il tournait le dos au lagon et regardait vers l'océan, à trois ou quatre cents mètres de là. Da Maggio venait de mettre une pellicule neuve dans son appareil, et quand il s'est levé et qu'il s'est reculé pour nous photographier, Moriatty et moi, Moriatty a dit :

– Arrête de nous emmerder avec ça, Da Maggio !

– Je veux que mes parents connaissent mes amis.

– On se fout que tes parents nous connaissent, a murmuré Moriatty.

Da Maggio ne l'avait pas entendu.

– Oui, vas-y Da Maggio, c'est bon, ai-je dit.

Da Maggio nous a pris en photo, et ensuite il a voulu prendre notre bateau, amarré au loin, au ponton, mais le ravitailleur amarré à couple avec nous le masquait en partie. Da Maggio a regardé autour de lui à la recherche d'un autre sujet, mais il n'en a pas trouvé. J'ai posé ma boîte de bière et je me suis levé.

– Attends, Da Maggio, je vais te prendre. Passe-le-moi !

Il m'a tendu son appareil et il est allé s'accroupir à côté de Moriatty. Et à ça, je ne m'y attendais pas. Je pensais le photographe lui tout seul. Je les ai pris tous les deux, mais Moriatty a baissé la tête juste avant que j'appuie sur le bouton. Da Maggio n'était pas l'ami de Moriatty, mais il l'ignorait.

Nous avons fini nos bières, tandis que Da Maggio, entre deux gorgées, pointait son appareil dans tous les sens en faisant le point. Nous avons lancé les boîtes vides dans le lagon et nous sommes repartis. Moriatty a obligé Da Maggio à marcher devant nous. Le soleil et la chaleur montaient, et le sable et l'eau du lagon renvoyaient les rayons brûlants.

Moriatty m'avait appris beaucoup de choses parce qu'il avait embarqué bien avant moi, et parce qu'il était Moriatty. Très vite j'ai su comment accrocher un appât à l'hameçon. J'ai su comment prendre un relèvement correctement sur le compas de navigation, et estimer la hauteur de la houle en faisant bien la différence avec la hauteur des vagues. Il m'avait aussi appris comment mépriser les officiers et le commandant, et leur mentir, sans s'attirer d'embêtements. Vous



voyez, tout un tas de choses différentes et utiles, des choses bien visibles et concrètes qui m'aidaient à vivre à bord. Mais il m'avait aussi enseigné d'autres choses, invisibles celles-ci, plus difficile à expliquer.

Amarrés au ponton, un jour, à l'époque où Moriatty commençait de m'enseigner ces choses utiles et concrètes, Da Maggio et moi pêchions des rémoras. En réalité nous les cueillions tellement il était facile de les prendre. Nous lancions nos lignes et ils mordaient dans les secondes qui suivaient. Nous les ramenions sur le pont et les collions à la cloison, à la verticale. Ils tenaient tout seul grâce aux ventouses qu'ils possèdent sous le ventre. Nous en tapissions la cloison, et ça nous excitait beaucoup. Moriatty est passé à ce moment-là, il a considéré la douzaine de rémoras en train de crever collés à l'acier, et il a dit qu'il nous plaignait.

Mais c'est moi uniquement qu'il plaignait, je le savais. Je savais qu'il venait de me dire : alors ainsi, tu deviens comme la plupart à bord, toi aussi tu abandonnes. Je n'aurais jamais pensé que tu abandonnerais si vite. Et pendant quelque temps par la suite, je l'ai évité, et il m'a laissé l'éviter, nous avons continué notre vie à bord presque sans nous voir. Puis nous avons appareillé quelques jours après et, une nuit pendant le quart, Moriatty est venu veiller avec moi

sur l'aileron et nous sommes restés accoudés à l'aileron, silencieux, les yeux posés sur l'horizon, où il n'y avait rien à voir, sauf parfois un oiseau de mer, ou le haut d'une vague qui devenait phosphorescent. J'étais tendu, et j'étais triste, car ces choses invisibles, il me les avait souvent enseignées pendant nos quarts de nuit, ici, dehors, adossés à l'aileron, et tandis que nous parlions, nous nous sentions toujours vivants et uniques.

Mais cette nuit nous ne parlions pas, toujours à cause des rémoras. Le vent de la nuit nous tenait éveillés. L'obscurité n'était pas complète. L'obscurité en mer n'était jamais la même qu'à terre, elle n'était jamais entière comme elle pouvait l'être à terre. Parfois Moriarty m'observait, et il me semblait alors qu'il avait cessé de me plaindre. Ma relève est arrivée avant la sienne, et lorsque j'ai quitté l'aileron, un peu avant quatre heures du matin, il m'a souhaité bonne nuit. Je lui ai souhaité une bonne nuit aussi, et je suis descendu me coucher, heureux que nous nous soyons souhaité une bonne nuit. J'étais sûr à présent que nous allions reprendre notre vie comme avant.

Moriarty m'avait enseigné des choses visibles et concrètes, pour m'aider à vivre à bord, et ces choses

invisibles aussi. Celle dont je me souviens le mieux tient dans une histoire qu'il m'a racontée pendant l'un de nos quarts de nuit, adossés l'un à l'autre pour nous protéger du vent. Si je dis qu'elle est invisible, c'est parce que je ne sais pas comment l'exprimer autrement.

Il avait une douzaine d'années à l'époque de cette histoire. Il habitait une région de collines, couvertes de forêts de mélèzes et de pins. Entre les collines coulait une rivière assez large et dont l'eau était froide comme si elle provenait tout droit des montagnes et de la fonte des neiges. Il avait d'abord passé toute la soirée à découper des lettres dans un journal. Puis il les avait collées sur une feuille de papier afin de former des mots, puis une phrase entière. Il avait plié la feuille et l'avait mise dans une boîte de conserve. Le lendemain il est parti vers la rivière avec la boîte de conserve. Il a longé la berge jusqu'à ce qu'il tombe sur un point reconnaissable : c'était un pin qui penchait au-dessus de l'eau. Il a caché la boîte de conserve au pied du pin, sous des plants de sauge, puis il a continué très longtemps à remonter la rivière jusqu'à un pont en amont. Il l'a traversé et est reparti sur ses pas, il a redescendu la rivière sur la rive opposée.

Lorsque de loin il a fini par apercevoir le pin qui

penchait sur l'eau, il a fait mine de s'étonner, de se dire comme c'est étrange ce pin qui penche au-dessus de la rivière. Ça vaudrait peut-être la peine d'aller le voir de près, s'est-il dit ensuite. Peut-être oui, mais seulement, il faudrait un sacré courage pour y aller, regarde un peu la largeur de cette rivière, alors oublie ça. Oui mais pourquoi je n'aurais pas ce courage-là ? Et ce serait sûrement intéressant d'aller explorer là-bas. Mais réfléchis une seconde, est-ce que ça vaut la peine d'aller se noyer pour un pin qui penche au-dessus de la rivière ? Non, à moins d'avoir un sacré courage, et un tel courage, la plupart des gens sont loin de le posséder. Voilà ce qu'il faisait mine de se raconter, comme il l'avait prévu et préparé depuis la veille, mais il avait du mal à le faire avec détachement, parce que dans le fond, il avait très peur, et il commençait maintenant à regretter son idée. Il s'est assis sur la berge, et pendant de longues minutes il a contemplé le pin qui penchait au-dessus de l'eau, de l'autre côté de la rivière.

Il est resté longtemps à ne rien faire que ça. Ça l'a calmé un peu, et finalement sa peur a été moins grande. Il s'est déshabillé et il est entré dans l'eau en portant ses vêtements et ses chaussures au-dessus de sa tête. L'eau était glacée. Elle lui est vite arrivée

La Dernière Neige  
*Seuil, 2000*  
et « Points », n° P 942

La Beauté des loutres  
*Seuil, 2002*  
et « Points », n° P 1261

Quatre Soldats  
*Seuil, 2003*  
et « Points », n° P 1216

Hommes sans mère  
*Seuil, 2004*  
et « Points », n° P 1337

Le Voyage d'Eladio  
*Seuil, 2005*



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE  
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2006. N° 82703 (00000)  
IMPRIMÉ EN FRANCE